

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Les sous-jupes mal faites, portées sous des toilettes ridicules ou misérables, avaient inspiré à quelques personnes ennemies du laid et du commun, une velléité de supprimer l'ampleur des robes et de retourner aux tuniques grecques ou romaines, ce qui a été bientôt reconnu impraticable. Par un effet analogue, les affreuses dorures que l'on voit se pavaner sur les chapeaux du plus mauvais goût, font proscrire presque entièrement par les femmes qui, les premières, avaient eu la capricieuse fantaisie de mêler un peu d'or et quelques pierreries à leurs coiffures, cette mode devenue banale.

De même, les ceintures de cuir adoptées d'abord seulement par les femmes du monde pour leurs toilettes du matin et leurs négligés d'intérieur, sont maintenant abandonnées à leurs femmes de chambre. Mais les ceintures tout en or attachées par de riches agrafes, et les ceintures gros grain assorties à toutes les nuances de robes, et dans lesquelles l'or est intercalé d'une façon très ingénieuse, continuent à être parfaitement portées.

Les nouveaux cols de toile ou de percale unie se terminent en avant par deux petites pattes brodées, croisées l'une sur l'autre, et attachées ensemble par un très gros bouton en or émaillé, en jaspe ou en améthyste. Les manchettes assorties qui servent de poignet à de très gros ballons de mousseline ou de tarlatane, s'attachent également sur le côté par un très gros bouton que dépasse le petit bout brodé, comme l'extrémité d'une ceinture.

Les étoffes de robes les plus généralement employées en ce moment sont les poils de chèvre rayés et chinés, parmi lesquels dominent ceux de nuance grise, et les baréges-grenadines également gris, mais brodés de petits bouquets au plumetis.

Les robes de soie se font presque toutes à gros plis sans séparation à la taille, à corsages plats attachés par des boutons, ornées sur tout le devant d'une échelle de nœuds, ou d'agrèments de passementerie, et à manches larges doublées de blanc, et bordées, en dedans, d'une petite ruche blanche, ou bien encore à manches à crevés et à corsages à pointes.

Les étoffes claires, telles que la grenadine ou la mousseline, se garnissent de beaucoup de petits volants. Ces volants couvrent quelquefois toute la jupe, mais, le plus souvent, ne s'élèvent que jusqu'à la hauteur de 50 ou 60 centimètres. Les nombres de sept ou de neuf sont les plus ordinairement adoptés. Les corsages se font à ceintures,

et ces ceintures sont de très larges rubans, et nouées en avant ou sur le côté. Ces corsages sont montants, tout unis et attachés par des boutons, ou décolletés pour être recouverts de fichus soit en mousseline, soit en guipure ou en dentelle.

Le vêtement de soie décidément préféré est la longue casaque unie ou brodée de brandebourgs et de soutache, et à larges manches.

Depuis que le soleil si longtemps attendu s'est décidé enfin à se montrer, et a fait succéder sans transition une température tout à fait chaude, aux froids rigoureux de l'hiver, on a inauguré non-seulement ces casaques, ainsi que les paletots et les pelisses de soie destinés au commencement du printemps, mais aussi les écharpes-mantelets de soie et de tulle, les mantelets et les châles de mousseline, les châles de cachemire brodés et garnis de volants de dentelle, les châles doubles de grenadine dont la petite pointe est brodée d'un riche semé, et aussi les châles doubles de mousseline et les châles de dentelle.

Le blanc et le noir se marient dans toutes les parties de la toilette, et de ce mélange résulte presque toujours beaucoup de distinction. Il se rencontre jusque dans les chaussures de promenades, qui se font en chevreau noir piqué de blanc. Les autres chaussures bien portées sont les bottines de satin-laine ou de soie assorties à toutes les nuances de la toilette, et les bottines de chevreau avec guêtres de couil et rosette en dessus du soulier, ou de chevreau doré avec guêtres de soie.

Les gants de chevreau ou de peau de Saxe brodée peuvent aussi, mieux que jamais, s'assortir aux couleurs des robes, car on a augmenté leur variété de plusieurs nouvelles nuances, telles que giroflée, gros vert et bleu; mais les gants très clairs, comme paille ou maïs, resteront toujours les plus distingués et les seuls qui complètent dignement une élégante parure.

Les brassières qui laissent la taille plus souple et les mouvements plus libres que les anciens corsets, sont adoptées par beaucoup de personnes, mais cependant les corsets *plastiques*, dont nous parlerons tout à l'heure, continuent à avoir un grand succès.

Pour le matin, et avec les toilettes négligées, on porte des ombrelles droites de moire unie, à manche d'écaille incrusté d'or, ou simplement de bambou, et pour toilettes parées, des ombrelles Pompadour doublées de blanc ou de moire blanche, recouvertes de dentelle noire, et à manches d'ivoire ou de corail.

Voici, chères lectrices, notre impression générale sur la mode. Quant aux créations hors ligne qui nous ont paru dignes d'une mention spéciale, nous citerons parmi les étoffes de soie les *diagonales*, avec lesquelles la mai-

son *Gagelin* exécute des robes d'une disposition tout à fait nouvelle. Comme robes plus claires, des gazes Chambéry à rayures noires et à bouquets lilas ou rose de Chine, et spécialement, un fond blanc pointillé de noir, à sept petits volants, dont chacun est marqué par une rangée de carreaux pointillés au centre desquels se trouvent des branches de crocus, lilas et roses.

La robe *maréchale* à dos plissé, avec berthe figurée par une ruche de ruban posée carrément en arrière des épaules et faisant revers en avant. Ces revers se continuent en une sorte de tunique qui s'arrondit en arrière. Le corsage est attaché par de petits boutons, et une rangée de gros boutons garnit le devant de la jupe. La taille se serre par une longue ceinture de ruban, et les manches sont larges et froncées du bas, garnies d'une ruche qui prend au bord du poignet et s'en écarte en biaisant.

Une délicieuse écharpe droite, encore de la maison *Gagelin*, 83, rue *Richelieu*, est de taffetas blanc recouverte de guipure à jours et entourée d'une ruche découpée mi-partie noire et blanche, non pas tout entière en ruban noir et blanc mélangés, mais composée alternativement de 8 ou 10 centimètres de ruban blanc, et de 8 ou 10 centimètres de ruban noir, effet qui reproduit parfaitement celui du fond divisé en petits carreaux blancs que dessinent les mailles carrées de la guipure. Cette écharpe est garnie d'un ou de deux grands volants de guipure et d'une tête, et a un second rang, fendu en arrière et entouré d'une ruche et d'une dentelle, qui remonte de chaque côté jusqu'au bord de l'écharpe.

Au milieu des chapeaux de madame *Alexandrine*, rue *d'Antin*, 44, chapeaux qu'il faudrait pouvoir tous décrire, nous en avons remarqué deux qui nous ont plu tout particulièrement.

L'un est de crin noir, étoilé de paille, avec un gros chou de ruban noir sur le côté, du milieu duquel retombe un long gland de paille. Le bandeau est de ruban paille découpé et les brides noires brodées de paille.

L'autre, de crêpe blanc coulissé, est bordé, en avant, d'un ruban tuyauté bleu de ciel. Le fond, de taffetas de la même nuance, est plissé en éventail, et tous ses plis sont retenus par une traverse de ruban bleu de Chine, qui va rejoindre, en dessus de la passe, une bride de ruban semblable. A gauche, entre le fond et cette bride, est un petit bouquet de clochettes de soie bleu de ciel. Les brides sont du bleu le plus clair, de même que le bandeau, coupé, de distance en distance, par des agrafes de blonde, de chacune desquelles retombe une boule d'or terminée en pointe.

Deux coiffures, très remarquables aussi, sont une couronne de boucles de ruban ponceau mélangées d'épis d'or, et un pouff de blonde blanche avec un massif de roses dans le milieu, et tout autour des coques inégales de ruban bleu, avec de longs bouts retombant en arrière.

En ce moment où commencent les départs pour la campagne, M. *Desprey*, boulevard des *Italiens*, 38, reçoit chaque jour un grand nombre de visiteuses qui vont lui demander ces charmants chapeaux d'amazones en paille d'Italie, garnis de velours et de taffetas, et de belles plumes d'astruc et de faisan ou de héron, ou en paille

grise ou brune, qui ne sont reçus dans Paris que pour les très jeunes filles, mais qui, en dehors des villes, deviennent la coiffure à peu près obligée de toutes les femmes, et qui embellissent encore celles qui sont jeunes et jolies. C'est aussi chez M. *Desprey* que les jeunes mères coquettes pour leurs fils, choisissent le chapeau *albanais*, le *castillan*, le *touriste* ou les mignonnes petites casquettes de paille ornées de bouffettes de plumes et d'agrément de paille.

La *Ville de Lyon*, rue de la *Chaussée-d'Antin*, 6, voit encore augmenter l'affluence continuelle à laquelle sont habitués ses magasins renommés, car ils offrent comme actualité, de petits voiles frais et légers à un prix presque fabuleux, des rubans *Pompadour* d'une richesse de dessin et de qualité admirables, des garnitures de robes d'une distinction parfaite : la garniture *Rose Chéri* par exemple, qui est un pampre de dimensions graduées pour tout le devant d'une robe ou d'une confection, les rosaces formées de grosse ganse ronde et de crochet à la main, les pomponettes, bouton de soie entouré d'un petit effilé très touffu, la passementerie *Solferino*, la *petite coquette* et mille autres variétés charmantes et originales. Nous avons plusieurs fois parlé des gants *Joséphine* qui ne se trouvent qu'à la *Ville de Lyon*, et le succès que nous leur avions prédit s'est complètement justifié.

Un succès qui grandit aussi chaque jour est celui du lait antiphélique de M. *Candès*, 26, boulevard *Saint-Denis*, qui obtient les résultats les plus éclatants et les mieux justifiés, non-seulement contre les taches de rousseur et les taches jaunâtres qu'il fait disparaître avec la plus grande facilité, mais contre toutes les autres altérations de la peau de quelque nature qu'elles soient, pourvu qu'elles ne tiennent pas à un état maladif de la personne qu'elles défigurent. Témoin nous-même de cures merveilleuses qu'il a opérées, non-seulement sur le physique, mais sur les dispositions morales de jeunes femmes auxquelles la maculation de leur visage inspirait une profonde tristesse, nous ne pouvons que recommander le précieux cosmétique dont la bienfaisante influence a eu, dans certaines circonstances, une portée beaucoup plus grande qu'on ne pourrait même se le figurer.

L'invention des *corsets plastiques* est plus aussi qu'une question de mode, c'est une innovation heureuse au point de vue de la santé, et l'on comprend la vogue dont jouissent ces corsets fabriqués par madame *Bonvalet*, boulevard de *Strasbourg*, 5, quand on sait le nombre déplorable de malades et de déviations causées par la pression des anciens corsets, et qu'on se rend compte de la liberté que laisse aux mouvements un corset sans coutures qui se moule sur la taille et la soutient au lieu de la comprimer. Toutes les mères, désireuses de voir s'opérer chez leurs filles un développement normal, ne peuvent donc mieux faire que de commander leurs corsets à madame *Bonvalet*.

Le choix de la parfumerie dont on se sert est aussi d'une grande importance sous le rapport de l'hygiène. Nous ne saurions trop engager nos lectrices à se défier de ces produits inconnus et à bas prix, causes souvent, dans toute l'économie, d'altérations et de désordres

qu'on ne sait à quoi attribuer. Beaucoup plus que pour un tissu ou un bijou qui ne font que parer extérieurement la personne, il faut être sévère pour ce qui exerce une influence directe sur la personne elle-même, c'est-à-dire sur sa beauté, sa santé et même son intelligence. Il ne faut donc choisir ses parfums que dans des maisons renommées pour la supériorité de leurs produits. Parmi celles-là se place au premier rang la maison *Legrand*, rue *Saint-Honoré*, 207..

Ses parfums exquis pour le mouchoir n'ont rien d'irritant pour les nerfs, et leur action des plus agréables n'a rien que de favorable. Au milieu de ses savons exquis nous recommandons d'une manière toute spéciale ceux au bouquet de *l'Impératrice*, au *jasmin d'Espagne*, au *cold-cream*, et au *lait virginal*. La *pommade au baume de tannin* a obtenu de magnifiques résultats pour la revivification de chevelures malades, et *l'oryza-lacte* entretient d'une façon merveilleuse l'éclat et la fraîcheur du visage.

Cette pureté du teint est véritablement une des plus grandes séductions que nous connaissions. Cette réflexion nous était suggérée dernièrement par deux mariées que nous voyions le même jour, à la même église. L'une, avec des traits ordinaires, semblait jolie parce que son teint blanc, rose, uni, était d'une transparence irréprochable. L'autre, destinée à être belle par la forme et la noblesse des traits, paraissait laide et vieille, parce que toute l'harmonie des lignes était détruite chez elle par l'invasion de rougeurs de l'effet le plus désagréable.

Les parures de fleurs de ces deux mariées avaient été fournies par madame de *Laère*, rue de *Richelieu*, 18.

L'une, très légère, était de clématite et de fleurs d'oranger cerclées. Elle formait sur le front un cordon étroit mais arrondi, et s'élargissant beaucoup en arrière.

L'autre était de pervenches, de lilas blanc et de fleurs d'oranger cirées. Toutes les deux étaient des chefs-d'œuvre de goût. Les bouquets assortis et de forme allongée se posent au côté de la ceinture.

Pour le bal d'un de ces mariages, madame de *Laère* avait fourni aussi une délicieuse couronne, formée de bluets clairs à droite, à gauche, d'épis posés en remonçant, et en arrière, d'un nœud touffu d'épis et de bluets.

Nous avons remarqué rue *Vivienne*, 47, chez madame *Colas*, qui fait de belle lingerie sérieuse en même temps que de jolies fantaisies, de charmants déshabillés de mousseline composés d'une jupe et d'un pardessus à volant surmonté d'un bouillonné avec transparent de ruban, à pièce d'épaule pointue en avant, et à manches fendues jusqu'en haut et entourées d'une garniture qui remonte en s'arrondissant, et se termine par un nœud de ruban. Puis, de grandes pèlerines de mousseline, garnies de deux rangs de festons, et dont tout le fond à petits plis piqués forme des carreaux alternativement à plis un peu plus étroits ou un peu plus larges, séparés par des piqûres en biais. — Et aussi des bonnets *Charlotte Corday* à fond large tout en guipure serrée par un velours passé tout autour, dans les jours de la guipure, et qui se noue en arrière par un nœud à longs bouts, et a, en dessus du front, un autre nœud à beaucoup de boucles.

Deux robes des plus nouvelles, composées par madame

Bernard, couturière, rue de *Rivoli*, 162, dont on connaît le bon goût et l'habileté, sont :

Une robe-sarreau de taffetas gris-poussière à rayure unie et rayure chinée, ornée dans le bas de cinq petits volants de taffetas uni très peu froncés et garnis chacun d'un biais de taffetas mauve. Au-dessus du dernier volant est une tête pareille et garnie de même. Tous les plis de la jupe sont en dedans, et il y en a deux sur les hanches et deux en avant sous les pinces. Les manches sont larges, froncées et à poignet lâche, avec une double garniture grise et lilas. Une garniture pareille est placée en dessus du bras dans toute la hauteur, et une semblable en dessous, de chaque côté du grillage lilas qui relie les deux côtés de la manche fendue. La jupe est garnie en avant par une échelle de nœuds lilas, et elle a, de chaque côté, de petites poches pointues de taffetas gris, bordées d'un biais lilas.

Une robe de harège-grenadine grise à semé de petits bouquets est garnie de sept petits volants bordés chacun d'une ruche violette, et le dernier volant a une tête bordée de même.

Le corsage est uni, attaché par des boutons violets, et à ceinture sur laquelle se noue un large ruban violet. Les manches sont larges, toutes froncées, coupées en hauteur par quatre ruches violettes, et terminées par un poignet large bordé également d'une ruche.

L'espace nous manque pour décrire d'autres ravissantes toilettes que nous avons remarquées, tant dans les ateliers de madame *Bernard*, qu'au dernier concert donné par mademoiselle *Joséphine Martin*, et auquel assistait, comme chaque année, un public nombreux et brillant.

A ce concert on a admiré, une fois de plus, et le goût exquis et le charmant talent de madame *Gaveaux-Sabattier*, dans une toilette de tarlatane blanche toute semée de véritables améthystes, et dans deux morceaux de chant : le duo de *Phlémon et Baucis* avec *M. Lefort*, et la valse de *Marguerite* de madame *Cl. Batta*.

Mais les applaudissements les plus chaleureux ont été pour l'éminente pianiste, dont le jeu hardi et savant réunit à un haut degré la fermeté à la douceur, qui enlève le trait avec une agilité si merveilleuse, et qui détaille avec tant d'art chacun des membres d'une phrase.

Ce qui, avec son rare talent d'exécution, a contribué aussi à placer mademoiselle *Joséphine Martin* au rang distingué qu'elle occupe parmi les pianistes; c'est qu'elle se fait entendre le plus souvent dans ses propres compositions. Au dernier concert, ne sachant qui méritait le plus de bravos de l'auteur qui avait écrit la *fantaisie espagnole*, le *Mennet* et l'*Overture des chasses*, ou de l'artiste qui en avait fait comprendre les beautés, on tranchait cette difficulté en applaudissant deux fois; aussi jamais satisfaction n'a-t-elle été plus expansive et mieux justifiée de la part de l'auditoire.

Madame Marie DE FRIBERG.



GRAVURE DE MODES N° 599.

TOILETTE DE PROMENADE. — Chapeau de paille belge, orné de ruban n° 30 (fond uni noir avec bouquets de cerises brochés), de branches de cerises, de blonde blanche et de dentelle noire.

L'ornement du chapeau consiste en une bride de ruban qui entoure le chapeau et revient à gauche former un *chiffonné* auquel sont mêlées des branches de cerises. Le bout de ce ruban retombe de côté.

Le bavolet, de tulle uni, est recouvert par un bavolet tout de blonde qui forme trois plis plats : un de chaque côté et le troisième sur le milieu.

Le dessous de la passe est tapissé par une petite dentelle noire. Sur le front, il y a un bandeau composé de ruban noué au milieu et *chiffonné* sur les côtés.

Tour de tête en blonde.

Robe en taffetas *mode*.

Corsage montant, tout uni, boutonné devant.

Taille ronde, courte, ceinture très étroite, avec agrafes russes en argent émaillé de couleurs.

La manche, d'une disposition nouvelle et gracieuse, est suffisamment large du haut et va en s'élargissant dans le bas ; elle n'a qu'une couture. Cette manche, qui s'arrête à mi-bras, est montée sans plis ni fronces à l'épaule. Elle n'a aucune fronce dans la couture.

Elle se taille très longue et se fend dans le bas, tout autour, de manière à former sept bandes unies larges de 2 centimètres, entre lesquelles les intervalles sont remontés et froncés contre les bords des bandes, de manière à former un beau bouillonné en travers, que les bandes semblent retenir comme des anneaux. Le bas est garni d'un volant de 3 centimètres, ourlé et relevé sur la manche. Ce volant a, en bas, une petite tête qui n'a pas 1 centimètre. (Voir pour cette manche le patron de notre précédent numéro.)

La jupe se compose de huit lés de taffetas de 63 centimètres. Elle n'a aucun pli formé à la taille devant, ni des côtés.

Chaque lé est *abattu*, dans le haut, de 10 à 12 centimètres de chaque côté. Chaque lé est replié, au bord, par dessus l'autre : la jupe est donc plate du haut (à l'exception du repli de chaque lé), sur une hauteur de 12 centimètres environ, puis l'ampleur se produit par le biais (comme à un collet rotte), et la jupe est très ample du bas.

Elle est garnie de neuf petits volants, très foncés, à bords ourlés. Ces volants, tout faits, ont 4 centimètres et demi de hauteur.

Petit col en dentelle. Sous-manches composées d'une grosse bouffe de tulle à pois, avec un poignet de dentelles, une relevée, l'autre tombante, formant comme une ruche.

TOILETTE DE JEUNE FILLE. — Robe de mousseline de l'Inde unie, avec petit corsage de taffetas bleu bluet, garni de ruban de taffetas pareil n° 1 et demi. (Ce patron a aussi été publié dans notre précédent numéro.)

Le corsage, de mousseline, est montant et froncé du haut (genre suisse), avec deux petites dentelles sur le poignet de l'encolure.

La jupe est froncée à la taille, elle a 5 mètres de tour, et le bas a un ourlet mat de 30 centimètres.

Les manches sont à *gigot*, elles ont de 75 à 80 centimètres de largeur, et sont froncées dans un poignet garni de deux petites dentelles, comme au cou.

Un petit corselet de taffetas bleu s'ajuste par-dessus, il est composé d'une épaulette qui tient aux petits côtés dont les bords, à écailles, passent sur le devant. Le devant croise droite

sur gauche, le bas du corsage forme comme une petite basquine en pointe, arrondie devant et s'étalant un peu sur les hanches.

Un petit ruban bleu est posé froncé sur les contours des écailles et forme un petit nœud entre chacune.

Courrier de Paris.

On nous racontait ces jours derniers, et je ne vois pas pourquoi je ne vous en ferais point part, une histoire, vieille ou neuve, peu importe. En quel temps vivaient les héros, c'est ce que j'ignore. Il se pourrait très bien que ce fût de nos jours : pourquoi pas ?

Il y avait donc une fois un maréchal de France qui avait eu pour camarade intime dans sa jeunesse, un soldat comme lui, que les événements, les événements seuls peut-être, avaient retenu dans les bas grades de l'armée et qui, à cette fatale limite dite de l'âge, avait pris sa retraite. Si je ne me trompe, il était simple lieutenant à moustaches blanches comme neige, avec l'étoile de l'honneur sur la poitrine, une maigre pension, une famille nombreuse à élever et à nourrir, beaucoup d'orgueil dans sa pauvreté, et tant d'orgueil que son ami le maréchal n'avait jamais pu le décider à rien accepter de sa main. Tout ce que le lieutenant avait pu faire c'était de consentir à dîner chez son ancien camarade toutes les fois que celui-ci l'invitait, ce qui avait lieu assez fréquemment, et le brave lieutenant arrivait chez le maréchal, pimpant de propreté, habit noir boutonné jusqu'à la cravate, et brosse à fond.

Un de ces dîners avait réuni à la table du maréchal une trentaine d'officiers de tous grades ; c'était un repas de gala où tous les convives étaient en uniforme, à commencer par l'amphytrion qui, ce jour-là, inaugura une tabatière enrichie de diamants que venait de lui envoyer un souverain. A la fin du dessert, la tabatière fit son apparition, excita des exclamations, passa de main en main autour de la table, et finalement une demi-heure après, le maréchal demanda sa tabatière. La tabatière avait disparu. Le maréchal palpe ses poches, le bijou n'y est point rentré ; grand émoi ! Les domestiques s'étaient retirés et n'étaient point rentrés, et la tabatière ne pouvait être que dans la poche d'un des convives ; chacun de se fouiller et, naturellement, de nier. L'un d'eux s'écrie :

— Je demande que l'on visite nos poches à tous, et que personne ne sorte d'ici !

Le maréchal a beau, en homme du monde et en homme d'esprit, calmer ces chaudes alarmes, se résignant, affirmant qu'il y avait sans doute erreur, que la tabatière se retrouverait, l'auteur de la motion persiste, s'indigne et veut que l'on fouille chacun. On allait s'y résoudre, lorsque le vieux lieutenant se lève, le front pâle, et d'une voix énergique déclare que plutôt de laisser mettre les mains dans ses poches, il se brûlera la cervelle, et insiste pour sortir. Étonnement général que le maréchal calme en se contraignant ; mais deux larmes lui montèrent aux yeux qu'il ne put dissimuler. Huit jours se passent ; l'occasion ne lui était pas venue de remettre son uniforme. Il y fut obligé, cependant. O surprise,





599

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu 92.

Coiffes de R. Lhopiteau. Robes de Saulne Contar. & Vivienne. 41.

Modes de la M^{me} Plé-Horain. & de Grammont. 27. — Fleurs de M^{me} de Lacre. & de Richelieu. 18.

Parfums de LeGrand. Fourn. des Cours de France, d'Allemagne et de Russie. & S. Pétersbourg. 20.

Dentelles de G. Violard & de Choiseul. 4.

Entered at Stationers' Hall

LONDON at the Monitor Office, 50, Greek Street John. NEW-YORK, Putnam & Co. General Agents.

MADRID P. J. de la Pena

[This page is mostly blank with significant water damage and discoloration. Faint, illegible text is visible throughout.]

[This page contains vertical columns of text, partially obscured by the binding and the condition of the paper. The text is mostly illegible due to the same water damage seen on the left page.]

LA MIEUX PACTE

dans la doublure de son habit chamarré, il retrouve sa tabatière! Il court chez son vieux camarade :

— Qu'as-tu fait l'autre soir? lui demanda-t-il. Je ne puis te dissimuler les étranges soupçons que tu as laissé planer sur toi...

— Est-ce que tu les as partagés par hasard?

— Moi? Tu es fou de le penser. Mais enfin....

— Tu veux une explication, je vais te la donner. Il m'est cruel, quand je suis en gala chez toi, de songer que ma femme et mes pauvres enfants font maigre chère ici, et j'ai pour habitude de mettre dans mes poches de bonnes cuisses de poulets et des gateaux et des bonbons, et tu comprends si j'eusse voulu me laisser fouiller et humilié!

Le maréchal éclata de rire, et quelques jours après, il donna de nouveau un grand dîner auquel il convoqua les mêmes personnes qui avaient assisté à l'épisode de la tabatière. Il y eut un certain étonnement parmi les hôtes du maréchal, surtout quand on vit ce dernier donner la place d'honneur à table au vieux lieutenant. Quand tout le monde fut assis, le maréchal se leva et raconta, à la confusion et à l'honneur du vieux soldat, les détails que nous venons de rapporter, et ajouta en serrant les mains de son ancien camarade :

— Va, n'aie donc pas honte de la pauvreté! Quand elle est honorable, elle donne le droit d'être fier.

On sait que, de vieille date, la peine du fouet est au nombre des punitions militaires en Angleterre; l'année dernière le Parlement, soit dit sans parler politique, tranquillisez-vous, a dû apporter de grandes modifications dans son application. Mais comme décidément le fouet joue un grand rôle dans les mœurs de nos voisins d'outre-Manche, j'éprouve une certaine satisfaction à vous annoncer que le même Parlement vient de voter la peine du fouet contre tout mari convaincu d'avoir exercé des sévices sur sa femme; ce qui prouve que les maris anglais ne sont pas toujours des maris bien tendres : mais il ne faut pas manquer d'ajouter que c'est dans les basses classes que ces brutalités conjugales se trouvent développées à un point extraordinaire et honteux. Nous ne savons pas si la peine du fouet y mettra le frein que l'on souhaite. Ce n'est pas nous qui y trouverons à redire, bien certainement; et nous aimons à espérer que les femmes verront dans cette sollicitude du Parlement anglais à leur égard, la preuve qu'il n'est pas indispensable, comme on l'a prétendu quelquefois, que les femmes s'occupent elles-mêmes de leurs affaires pour qu'on défende leurs intérêts et leur dignité. Les hommes ont pour elles ce souci.

Je vous ai parlé, il y a quelques semaines, de la représentation qui devait avoir lieu chez M. le comte de Morny d'un opéra inédit de MM. de Jallais pour les paroles et Lefébure-Wély pour la musique. Les salons de M. le comte de Morny ont pris les devants sur le théâtre; l'opéra comique en question y a été chanté avec un grand succès par mesdames Cabel et Sabattier, et MM. Lefort, Sainte-Foy, Berthelier, Jourdan, devant un auditoire d'élite. Il y avait grande fête, ce soir-là, chez le comte de Morny, et la fête a été pour la pièce, pour les artistes, pour les auteurs. La musique élégante de M. Lefébure-Wély a obtenu un succès de salon qui fait bien augurer du succès

qui attend l'œuvre à l'épreuve de la rampe. On dit toute sorte de bien de l'opéra de MM. de Jallais et Lefébure; et l'on annonce sa très prochaine apparition sur le théâtre de l'Opéra-Comique. Qui vivra, entendra!

Xavier EYMA.

LE BIEN D'AUTRUI.

.... Tu ne prendras
Ni retiendras à ton escient.

(Voyez le numéro précédent.)

De plus en plus confondu, de plus en plus songeur, Césaire se laissa tomber sur un siège, et s'accouda sur le bahut.

Alors seulement, il remarqua que l'un des tiroirs de ce bahut était entr'ouvert, et qu'il en ressortait à demi quelques papiers.

Il les déploya machinalement; il les lut.

C'étaient les factures de la reconstruction de la *Jeanne-Marie*... factures acquittées seulement de la veille; c'était l'acte de rachat de la maison... rachat effectué, il y avait au plus trois mois.

Et tout était à son nom; rien qu'à son nom!

Au moment même où il se creusait l'esprit pour deviner le mot de cette énigme on frappa.

— Entrez! fit-il du même ton que lorsque jadis était entré l'huissier Bridot.

Cette fois encore, c'était lui.

Un peu plus grisonnant, un peu plus voûté, un peu plus vieillard peut-être... mais toujours aussi vif, aussi guilleret, aussi malicieusement bonhomme que par le passé.

A son bras s'appuyait une jeune femme, admirablement belle.

Ai-je besoin de la nommer?

C'était madame Isaac Boërmann, c'était Noémie Meyer!

— Ah! je comprends... murmura Césaire ébloui, charmé.

— Oui, maître Heurtevent... dit-elle, oui, à l'heure de sa mort, mon beau-père m'a tout appris, mais à moi seule. Se cachant même de son fils, il m'a remis la somme qu'il se repentait d'avoir autrefois exigée, acceptée. Il m'a laissé mission de la restituer au bienfaiteur inconnu, à l'ami généreux qui s'était appauvri, exilé, pour que je fusse heureuse!

— Mademoiselle... madame... balbutia le pêcheur, qui déjà fléchissait le genou.

— Ce n'est pas à vous de remercier, reprit vivement la jeune femme. Et, d'ailleurs, je n'ai nul mérite en ceci; c'est M. Boërmann qui avait ordonné tout, c'est M. Bridot qui a tout fait.

— Eh! eh! se récria gaiement l'alerte vieillard,

Eh! eh! ce n'était pas des plus faciles, ma toute belle! Vous-même, vous lui aviez donné l'exemple de la fierté, de l'obstination... Il n'eût jamais voulu reprendre son argent. Mais la barque à laquelle il avait donné le nom de sa mère; mais la maison où fut son berceau... c'est bien autre chose, n'est-ce pas, Césaire?... Aussi tu ne refuseras pas... ça lui ferait trop de peine!

Le pêcheur regarda la fille de Samuel Meyer, et répondit :

— J'accepte.

— Merci! fit-elle, merci... mais adieu! Mon mari ignore même que je vous connais... nous ne devons plus nous revoir.

— Adieu donc! murmura douloureusement le pêcheur. Adieu, madame!

Elle lui tendit la main qu'à peine il osa serrer dans la sienne.

— Quant à nous, disait Bridot, nous n'en restons pas là, maître Heurtevent. Je suis votre ami, je le serai toujours et m'en honore. Au revoir donc, Césaire, au revoir!

La jeune femme prit de nouveau le bras du vieillard, et tous deux ils sortirent.

Debout sur le seuil de sa maison, Césaire regarda s'éloigner Noémie, et quand elle eut disparu... disparu pour toujours :

— Comme je l'aimais! murmura-t-il en essuyant une larme. Oh! comme je l'aime encore! Mais, j'avais failli... C'est là mon châtement... Le ciel est juste!...

Charles DESLYS.

L'ÉCHELLE TROP COURTE.

I.

Dans le riche et beau comté de Cork, en Irlande, on rencontre, en quittant les bords si pittoresques du Lee pour s'enfoncer dans les terres, un petit village appelé Donnybeg, perdu comme un nid d'oiseau au milieu des touffes de bois qui l'enveloppent de tous côtés, et lui font un rempart contre les bruits et les tumultes qui ont si souvent agité toutes les autres parties du pays.

Dans une des maisons de la paroisse de Donnybeg, voici, fêrule en main, un vieux maître d'école du nom de Henry Paddy.

Son portrait :

Henry est grand, maigre, un peu voûté des épaules; front carré, crâne complètement chauve jusqu'à

l'occiput. Des deux longues mèches de cheveux d'un blanc jaunâtre, réservées pour garnir ses tempes, celle de droite flotte obstinément à l'arrière de sa tête, comme l'aile d'un oiseau que le plomb mortel aurait frappé. Ses yeux, caves et pensifs, sont surmontés d'épais sourcils roux mélangés de quelques poils gris. Tous les traits de son visage allongé et décharné portent les ravages de la souffrance et les traces d'un travail lent et patient. Le désordre et le peu de propreté de sa toilette trahiraient, dans tous les pays du monde, un avare — ou un savant.

Or Paddy était devenu, tout à coup, un peu avare, et il avait toujours été un homme d'étude. Voilà qui explique suffisamment et doublement la négligence de son costume.

C'était un esprit solide et un homme d'une grande science. Aussi son école était-elle la plus suivie à cinquante milles à la ronde. Cette réputation, — chose assez peu commune, — était bien méritée à tous égards. Les bons fermiers de Donnybeg et des environs tenaient maître Paddy pour un oracle. Il leur disait, en toutes sortes de langues, qu'ils n'entendaient pas, tant de choses profondes! — Ils ne les eussent pas mieux comprises sans doute, s'ils les leur avait dites dans leur langue natale; mais c'était une raison pour qu'on l'entourât d'une grande considération.

Henry Paddy était né de parents pauvres... et honnêtes? nous ne saurions le dire. Mais il avait appartenu, dans son enfance, à cette classe d'écoliers connus en Irlande sous le nom d'écoliers errants, sorte de petits vagabonds qui s'en vont, d'école en école, mendiant l'instruction jusqu'à ce qu'ils rencontrent un seuil charitable qui leur fasse en même temps l'aumône du pain de l'esprit et du pain de l'estomac.

Henry Paddy avait été assez généreusement favorisé par la Providence, sous ce double rapport, si bien qu'après quelques années d'études, il avait, haut la main, remporté tous ses grades dans un collège célèbre. Les obstacles qu'il avait vaincus, les luttes qu'il avait soutenues contre la misère, la supériorité qu'il avait la conscience d'avoir acquise dans l'étude approfondie des langues anciennes avaient inspiré à Henry Paddy une énorme confiance en son propre mérite, et une reconnaissance sans bornes pour les choses qui l'avaient fait ce qu'il était devenu; c'est-à-dire que pour lui, hors du grec et du latin, il n'y avait pas de salut; et il déclarait formellement que nul n'était digne d'être appelé un homme qui n'avait appris et ne savait au moins l'une de ces deux langues. Aussi professait-il un souverain mépris pour ceux des enfants de son école qui se contentaient d'apprendre l'anglais, l'écriture et l'arithmétique. Un

écolier ne comptait pas pour lui avant qu'il expliquât Virgile. Quant à ceux qui en étaient à Homère, ils tenaient, je vous assure, une large place dans son cœur. La vue d'un *virgilien* faisait briller ses yeux de joie; devant un *homérien* c'était bien autre chose!

Ce côté du caractère de Paddy étant bien connu, on s'étonnera peut-être qu'il se fût décidé à épouser miss Betzy Parker qui n'avait jamais pu ou voulu achever d'apprendre un alphabet. Mais l'amour ne fait pas plus grâce aux maîtres d'école, si savants qu'ils soient, qu'aux autres mortels; et Paddy s'était épris pour les charmes de Betzy d'une passion au moins égale à celle qu'il éprouvait pour Virgile et Homère. Il en avait été quitte de prendre texte de la simplicité de miss Betzy pour démontrer l'infériorité intellectuelle de la femme, et l'inutilité des efforts qu'on pouvait tenter pour l'élever au niveau de notre sexe.

Mais n'est-ce pas en amour, et surtout en mariage, que les compensations sont invoquées le plus souvent? Betzy rachetait donc, par une foule d'excellentes et solides qualités, par une raison et un sens droit et juste qu'elle devait aux inspirations de son cœur, tout ce qu'elle n'avait pas voulu demander à la science, tout ce qu'elle n'avait pas pu en obtenir.

Paddy, du jour de son établissement à Donnybeg, s'était montré d'une charité sans égale pour les écoliers errants comme il l'avait été lui-même. Son école était le refuge de tous les enfants pauvres, qui y recevaient gratuitement l'instruction du maître, en même temps que des tendresses et des soins infinis de la part de la bonne mistress Paddy.

Cette générosité, qui n'avait point les apparences d'un calcul, en avait rapporté tous les bénéfices. La réputation de Henry Paddy s'était accrue considérablement d'abord, en sorte que de tous les coins du comté, — part faite à l'ingratitude, — il lui arrivait un nombre de bénédictions à peu près égal au nombre d'enfants pauvres qui trouvaient l'hospitalité au seuil de sa maison et de sa science. Ensuite, comme il faut bien que toute chose en ce monde ait son côté profitable, tous les riches fermiers du voisinage, et même ceux de plus loin, en envoyant leurs fils à l'école de maître Paddy, payaient grassement l'éducation classique, et grassement encore les accessoires. Il en résulta qu'au bout de quelques années, la balance, qui avait longtemps penché du côté *pauvreté*, bascula, et que le plateau *aisance* se trouva en bas. Paddy se voyait donc à la tête d'une fortune qu'il n'avait jamais osé rêver.

II.

On a souvent observé combien le cœur de l'homme se modifie dans la transition lente de la pauvreté à la richesse; tandis qu'il reste intact, avec tous ses vices ou toutes ses qualités, quand il franchit subitement, et d'un bond, l'abîme qui sépare l'extrême misère de l'extrême fortune. Dans le premier cas, on se figure parfois que c'est peut-être un excès de vertu qui empêche le bien-être d'arriver; en sorte qu'à mesure que ce bien-être se fait sentir, on est plus disposé à rompre avec ses instincts les plus sympathiques. Ou bien les douleurs de la pauvreté aigrissent l'âme et la rendent malade; alors l'aisance progressive est un baume qui soulage, jour par jour, et calme l'irritation des plaies du cœur. La fortune subite, au contraire, ne laisse pas au cœur le temps de se modifier; armé tout à coup de ce levier puissant, il s'en sert avec tous les instincts bons ou mauvais que la nature lui a donnés.

Telle était la situation dans laquelle se trouvait notre ami Paddy, que, le bien-être étant venu lentement, à force de travail et de patience, le maître d'école avait conçu graduellement une certaine foi religieuse pour cet argent qu'il avait eu tant de peine à amasser. Aussi, arrivé au but, se trouva-t-il que quelque chose était dérangé dans son cœur. A mesure que les couronnes, les shillings et les guinées s'entassaient dans sa poche, sa profession perdait à ses propres yeux du prestige qu'il y avait attaché. Paddy commençait à considérer l'enseignement exclusivement comme un moyen de gagner de l'argent. Il l'avait peu à peu déconsidéré; et, chose horrible! il en était tombé à regretter ses générosités passées qui lui avaient valu cette réputation dont il tirait un si grand profit. Paddy était ingrat, même envers la vertu et le bonheur! Il ne se montrait plus gracieux et affable que pour ses écoliers riches, et brutalisait les autres, particulièrement son plus fort *homérien* qui n'était qu'un écolier pauvre.

Ce sentiment, faible d'abord, s'était accru peu à peu au point que maître Paddy avait fini par se poser souvent cette question:

— Pourquoi continué-je à faire tant de bien? Et pourquoi me montré-je encore si généreux envers ceux qui ne me rapportent rien?

Il n'avait confié cela à personne, bien entendu; mais il se l'était si fréquemment répété à lui-même, que cette mauvaise pensée avait comme pris racine en son cœur, puis s'y était incrustée tout à fait. Il n'était plus le maître de s'affranchir de ce joug.

Un soir, en entrant dans sa cuisine, il vit Betzy occupée à préparer une tisane qu'il savait être destinée à son *homérien*, fort souffrant depuis quelques jours. Après avoir secoué les cendres de sa pipe, et avoir fermé avec humeur son fidèle Homère qu'il tenait à la main :

— Betzy, dit-il, pouvez-vous rester ainsi devant vos fourneaux, quand la journée est close et que la nature invite au sommeil !

— Dans un instant j'en aurai fini, mon cher ami, répondit mistress Betzy ; c'est pour ce pauvre Abel qui est très souffrant...

— Pourquoi n'en finissez-vous pas tout de suite ? A quoi bon perdre ainsi votre temps à préparer du lait sucré, et je ne sais quelles autres choses pour un individu qui ne nous rapporte rien !...

— Qui ne nous rapporte rien ? répéta Betzy stupéfaite, et en retirant la casserole du feu, — qui ne nous rapporte rien !... mais je vous dis que c'est pour Abel, le *grézien*, comme vous l'appellez, votre écolier favori, celui dont la grand'mère a fait, l'an passé, dix milles pour venir le voir couronner à la tête de sa classe, afin de mourir le cœur content, ainsi qu'il lui arriva, hélas !...

— Je le sais parbleu bien, que c'est pour lui ! mais je vous dis, Betzy, que, sans être vieux, nous avons atteint le milieu de notre vie, et que nous ne pouvons sacrifier ainsi notre bien-être pour des individus de l'espèce d'Abel.

— Henry ! s'écria Betzy d'un ton de sévère reproche.

— Oui, Betzy, oui, je le dis ; et j'ajoute que je n'entends plus, désormais, prendre d'écoliers pauvres.

— Oh ! Henry, murmura l'excellente femme, ne dites donc pas des choses pareilles ! Jamais un écolier pauvre n'a franchi le seuil de notre maison sans qu'il m'ait semblé apporter avec lui un air du ciel. Le morceau de pain que je lui donne ne nous a jamais fait faute. Mon cœur palpite au doux bruit que font ses pas sur le pavé de notre cour, et notre porte s'ouvre comme d'elle-même pour laisser entrer quiconque se présente.

— Tout cela est bel et bon, répliqua Paddy d'un ton sec et décidé ; mais il est temps que nous commençons à songer à nous.

Betzy, pour toute réponse, couvrit la tasse dans laquelle elle avait versé la tisane ; puis, appelant un jeune enfant qui traversait la petite cour de l'école :

— Porte ceci à Abel, lui dit-elle ; et recommande-lui de le boire après avoir fait sa prière.

S'asseyant, alors, en face de son mari, les mains croisées sur ses genoux :

— Je croyais, Henry, continua-t-elle, que Abel

était un de vos privilégiés, et que vous l'aimiez en raison de l'honneur qu'il vous fait.

— Tout ce que je sais, c'est qu'il ne me paye pas...

— Mais ce langage est étrange, Henry ; moi qui vous ai toujours vu si fier et si touché des bénédictions que nous attirant les soins prodigués à ces pauvres enfants ! Et que vous coûte donc, à vous, l'instruction que vous leur donnez ? La science que vous semez au dehors est comme le miel que l'abeille dépose dans sa ruche. Elle n'en est pas avare ; quand on a récolté le miel, l'abeille recommence son travail, sans s'inquiéter du nombre de personnes qui viennent puiser à son trésor inépuisable. Votre science, à vous, c'est le trésor de l'abeille...

— Betzy, vous êtes folle ! fit Henry en souriant.

Le vieux maître d'école était homme ; et comme tous les hommes chatouilleux à la flatterie, lors même qu'elle vient de leur propre femme.

— Donnez, donnez donc un peu de votre science à ceux qui en ont besoin. Cela leur fait du bien et ne vous fait, à vous, aucun mal.

Le maître d'école ne répondit rien. Il était évident qu'il éprouvait une sorte de retour sur sa conscience et un remords. Betzy s'en aperçut ; et comme c'était une femme franche, d'une grande énergie de sentiment, elle profita de cet ébranlement pour poursuivre son œuvre.

— Je suis d'autant plus affligée, dit-elle, de vos étranges paroles, Henry, que j'avais, à l'instant même, une proposition à vous faire.

— Laquelle ?

— Je vous avais ménagé, pour vous reposer des fatigues de la journée, une bonne action à accomplir. Je comptais pour cela sur votre générosité habituelle.

Paddy eut un geste d'impatience.

— Cette après-midi, continua Betzy, il s'est présenté ici un petit garçon qui, par une singulière coïncidence, ressemble au portrait que vous m'avez fait de vous pendant votre enfance. Il a, comme vous les aviez, les cheveux roux, signe de bonheur et d'intelligence, à ce que vous prétendez souvent...

— Il est de fait, affirma Henry, que les anciens prisaient très fort cette couleur. Je puis vous citer à cet égard...

— Je m'en rapporte à vous, interrompit Betzy. De plus, cet enfant a, comme vous, une protubérance à l'os frontal, au-dessus de l'œil gauche. Vous m'avez dit que c'était là un signe de grande aptitude.

— Cela est exact ; et qui est cet enfant ?

— Une pauvre créature sans père ni mère. Il portait un petit paquet de livres sur son dos, et un petit paquet de linge sous le bras pour se faire beau

les dimanches. Il m'a rappelé le temps où vous étiez, vous aussi, un pauvre écolier errant, et comme cet enfant, manquant de beaucoup de choses.

— Et de quoi manque-t-il, lui ?

— Juste de six mois de vos leçons pour devenir un homme, voilà tout.

— Mais a-t-il de l'argent pour payer ?

— Je ne le lui ai certes pas demandé.

— Voyons toujours, Betzy ; qu'il vienne.

III.

Betzy sortit, puis rentra au bout de quelques minutes, tenant par la main un jeune garçon aux formes grêles et délicates, amaigri moins par l'étude que par les privations, aux regards timides et baissés. Bien que mistress Paddy lui eût dit de s'asseoir, il restait debout, chiffonnant entre ses doigts un livre latin sur lequel il s'attendait à être interrogé.

— Ton nom ? lui demanda Henry.

L'enfant répondit qu'il se nommait Édouard Moore ; et il ajouta d'une voix tremblante :

— Voulez-vous bien me donner quelques leçons, et me permettre de suivre votre école ?

— Et que me donnerez-vous en retour ? demanda Paddy.

— Je ne possède que fort peu de chose, monsieur. Ma mère a six enfants, mon père est au ciel, ma plus jeune sœur est infirme ; sans l'aide de quelques voisins, et surtout sans l'assistance du bon Dieu qui ne nous a jamais abandonnés, nous serions exposés à mendier sur la grand'route.

— Mais tout cela m'est parfaitement indifférent, répondit sèchement Paddy.

— Je le sais bien, murmura timidement l'enfant ; mais je suis venu à vous parce que vos générosités sont proverbiales dans le pays. J'ai environ 23 shillings, dont cinq m'ont été donnés par le pasteur de ma paroisse qui m'a prié de les conserver pour le cas de maladie. Si vous en voulez prendre dix pour un trimestre, les voilà. Je sais que c'est peu payer la faveur d'être instruit par vous ; mais, s'il vous plaît de m'examiner sur le latin, le révérend m'a affirmé que je ne pouvais, sous ce rapport, que vous faire honneur.

— Montrez-moi ce que vous possédez, dit le maître d'école.

L'enfant tira d'une poche de son gilet un mouchoir dont il dénoua le coin, et le présenta au maître d'école dont la main s'allongeait déjà. Mais Betzy se plaça aussitôt entre son mari et la tentation.

— Remettez cela dans votre poche, mon enfant, dit-elle. Le maître n'en a pas besoin, il voulait seulement s'assurer que vous disiez vrai.

Et se penchant vers Paddy, elle lui dit d'une voix brève et sévère :

— Abaissez votre main, Henry ; c'est le diable qui vous tente de prendre ces dix shillings, denier du fils de la veuve. Je ne vous reconnais plus, en vérité !

Puis se retournant vers l'enfant :

— Remettez cet argent dans votre poche, Édouard ; et venez demain à la leçon.

Mais les shillings avaient frappé les yeux du maître d'école, et altéré son avarice. Il se leva soudainement, et d'un bras vigoureux, repoussant sa femme de côté, il déclara nettement qu'il voulait avoir de l'enfant tout ou rien, car sa résolution était bien arrêtée de ne plus prendre charge d'écoliers gratuits. L'enfant, sans murmurer, lui tendit le mouchoir et tout ce qu'il contenait ; seulement il ajouta :

— Que le Seigneur m'envoie maintenant un ami qui me donne du pain et un abri !

Il sortit, pour aller pleurer dans un coin de la cour. Quand l'enfant fut parti, Betzy, toute tremblante d'émotion, se laissa tomber sur une chaise, et voila de ses mains son visage inondé de larmes.

Paddy, lui, s'était dirigé froidement vers une petite armoire creusée dans l'épaisseur de la muraille, l'avait ouverte et avait déposé dans un grand sac en cuir, déjà bien arrondi, les 23 shillings du jeune Moore.

En dépit du sang-froid et de la sécheresse apparente avec lesquels il avait accompli cette vilaine action, comme c'était la première fois qu'il manquait à son caractère, Paddy en ressentit une sorte de honte. Pour éviter de rencontrer les regards courroucés de sa femme, il lui tourna le dos en s'asseyant, et fit semblant de lire. Quelque effort qu'il tentât, ses souvenirs le ramenaient toujours au temps où il n'avait été qu'un pauvre écolier, et rien ne pouvait effacer de ses yeux l'image du jeune enfant qu'il venait de dépouiller si inhumainement. Il crut avoir trouvé enfin un soulagement aux tourments de sa conscience et une excuse vis-à-vis de sa femme en lui disant :

— Vous voyez bien, Betzy, qu'il n'y a pas un seul de ces écoliers soi-disant pauvres qui ne possède au moins le double ou le triple de ce qu'il prétend avoir.

Betzy leva sur lui un regard plein de pitié, et lui répondit ces simples mots :

— Vous rangez-vous aussi au nombre de ces écoliers-là ?

Paddy, piqué au cœur, se leva en renversant sa chaise, donna un coup de pied à son chat qui se frottait contre ses jambes, ferma brusquement la porte, et entra dans sa chambre. Il ne s'endormit ni

promptement ni tranquillement. Il se remua tant et plus dans son lit ; au point que Betzy, agenouillée au chevet, redoubla de ferveur dans ses prières, car elle croyait véritablement son mari possédé du démon. Elle demeura même à prier le restant de la nuit, et après que Paddy se fut endormi. Ce ne fut qu'au chant du coq et à l'apparition de l'aube qu'elle se leva pour aller vaquer aux soins ordinaires de la maison.

Aussitôt qu'il eut rouvert les yeux, Henry se dressa sur son séant, et appelant sa femme :

— Betzy, dit-il, d'une voix émue, Betzy...

— Quoi, mon ami ?

— Donnez-moi votre main et parlez-moi que je m'assure si c'est bien vous qui êtes là.

— Mon Dieu ! qu'avez-vous donc ? — fit Betzy en lui tendant la main et en le regardant avec un étonnement craintif.

— Betzy, reprit Paddy, je suis un misérable, et toute la science que je possède ne me saurait laver de la mauvaise action que j'ai commise.

Betzy parut stupéfaite de l'entendre parler ainsi.

— Je suis calme et j'ai toute ma raison, en ce moment, chère femme. Tenez, voici la clef de la petite armoire ; allez-y prendre l'argent de ce pauvre enfant, reportez-le lui et dites-lui que je ne veux pas recevoir un shilling pour les bons soins que je lui donnerai. Et si cela vous est possible, Betzy, faites le tour du village, en criant que je recevrai ici autant d'écoliers pauvres qu'il en voudra venir ; car j'ai fait un rêve, Betzy, que je vais vous conter. C'est un avertissement céleste. Remerciez tous les saints du paradis, Betzy, et écoutez sans m'interrompre.

— Parlez, fit l'excellente mistress Paddy, de plus en plus étonnée.

IV.

Paddy reprit :

— J'ai rêvé que j'étais mort. Je me voyais flottant au milieu des ténèbres, comme le navire vogue sur l'eau, comme l'oiseau vole dans l'air. J'avais grand-peur, et je voulais m'enfuir du milieu de ce chaos. Une force invincible, indéfinissable et puissante me retenait. J'essayai de m'élancer ; mais je n'y pus parvenir, et autour de moi j'aperçus une multitude d'objets qui vaguaient dans l'espace. Une de ces choses sans nom vint à passer au-dessus de ma tête avec un bruit pareil à celui qu'eussent fait les ailes de quelque oiseau de nuit : c'était un volume d'Homère aux feuillets entr'ouverts. J'eus l'espoir que je pourrais m'en servir pour m'aider à m'élever ; quand j'y portai la main le volume s'évanouit en fumée.

Alors m'apparut un grand fantôme blanc, avec des yeux rouges et flamboyant comme des torches au milieu de l'obscurité ; l'un de ces yeux était un volume de Virgile, l'autre un volume d'Horace. Ils lancèrent sur moi des éclairs, et le fantôme, après m'avoir fait une horrible grimace, disparut dans l'abîme sans laisser de traces derrière lui. Le temps me paraissait long, long comme l'éternité. Chose singulière ! tous les objets qui se trouvaient autour de moi parlaient un latin détestable et un grec qui mettait mes oreilles à la torture.

Je pensai que ce pouvait bien être le Purgatoire des maîtres d'écoles où j'étais plongé.

La scène changea tout à coup. Deux mille ans au moins s'étaient écoulés ; et je me trouvais au milieu d'un brouillard qui m'enveloppait de toutes parts. Mais les vapeurs en étaient transparentes, douces, légères et ne gênaient en rien mes mouvements parfaitement libres. Je fis quelques pas en avant ; le brouillard se sépara par le milieu comme un rideau qui s'entr'ouvre ; et devant moi je vis une haute montagne de feu. Je montai jusqu'au sommet, et je vis encore au-dessus de moi le plus éclatant foyer de lumière qui ait jamais ébloui l'œil humain.

Une voix vibrante et douce me souffla à l'oreille que c'était le ciel. Je tombai alors à genoux, et demandai comment j'y pourrais parvenir ; car il y avait, Betzy, entre le ciel et moi un gouffre profond dont rien ne reliait les lèvres opposées. Devant moi apparurent tout à coup une foule de pauvres écoliers, tous ceux que j'ai élevés et qui, depuis, ont pris leurs diplômes. Je les reconnus tous et très bien. Abel était à leur tête.

— Le seul moyen d'arriver jusque-là, maître, me dirent-ils en chœur, c'est de vous servir de nous comme marchepieds.

— Comment cela ? leur demandai-je.

— Oui, reprirent-ils, nous sommes les échelons qui vous conduiront à ce bienheureux séjour. Toute cette science dont vous êtes si fier, votre algèbre, vos mathématiques, votre grec et votre latin, voire votre hébreu ne vous serviraient de rien. Toute la science humaine ne vaut pas une bonne action. Nous sommes les preuves de vos charités. Nous, pauvres enfants, qui vous devons notre instruction, nous pouvons vous transporter là, et vous rendre heureux pour toujours.

— Je mis un pied sur l'épaule d'Abel, un autre sur celle de Blake, puis sur celle de Billy ; ainsi de suite, d'une épaule à l'autre, jusqu'à ce que je fusse arrivé à la dernière. Je m'aperçus alors qu'il s'en fallait de cinq à six hauteurs d'épaules pour atteindre au terme de mon ascension. J'essayai de faire un saut pour m'élancer ; mais Abel me retint.

— O grand Dieu ! m'écriai-je, enfants, pourquoi m'avoir conduit à moitié chemin ?

— Il paraît qu'il en faut un peu plus que nous ne sommes, maître, pour vous faire arriver. Certainement vous avez commis quelque mauvaise action. En repoussant peut-être quelque pauvre écolier, vous aurez diminué les moyens de toucher au but.

— Eh bien ! Betzy, mon cœur faillit éclater alors en me souvenant de ce que j'avais fait à l'égard du petit Édouard Moore.

Betzy tomba à genoux et fondit en larmes de joie, bien convaincue que c'était à ses prières que son mari devait cette vision inspiratrice.

— Maintenant, reprit Paddy, je vois qu'il faut profiter de notre vie, si courte qu'elle soit, pour faire le bien... Béni soit donc mon rêve!...

Une demi-heure après, le jeune Édouard Moore prenait sa place dans l'école de maître Henry Paddy.

XAVIER EYMA.

ULRIC ET HENRI.

Un soir de décembre, nous nous trouvions cinq camarades de collège réunis chez Henri.

Nous avions conduit en terre, dans l'après-midi, un de nos vieux professeurs pour qui nous étions restés de véritables amis. Le deuil était donc dans nos cœurs comme sur nos habits.

Depuis que nous étions rentrés chez Henri, au moment de la tombée de la nuit, pas une parole n'avait été échangée entre nous. Pipes allumées, nous faisons un cercle étroit autour du foyer ; l'obscurité était venue sans que nous eussions songé à éclairer les vastes ténèbres de la pièce.

Seulement la lueur vive de l'âtre projetait autour de nous une teinte rougeâtre qui, par moments, atteignait jusqu'aux tentures du fond ; et des langues de feu, mobiles, tantôt s'allongeant, tantôt se rétrécissant ou disparaissant tout à coup, suivant les caprices de la flamme dont elles étaient des reflets, dansaient sur le bois noir des meubles ou sur les vieilles tapisseries en se mêlant à leurs dessins déjà bizarres. On eût dit un bal de feu follets, ou une bande de petits démons jouant à se cacher et à se faire prendre les uns par les autres. Dans la pièce pas d'autre bruit que ce claquement des lèvres qui aspirent et renvoient la fumée d'une pipe ; par instants le pétilllement du feu, et le grincement de la grêle qui fouettait les vitres des croisées. Puis tout à coup

de sourdes gammes de vent — comme échappées d'un grand orchestre aérien, dominaient ces petites notes stridentes, — ainsi que des raffales d'instruments de cuivre accompagnent les cris aigus du fifre.

L'atmosphère de l'appartement surchargée de fumée de tabac agissait sur nos cerveaux, — comme l'atmosphère froide, humide et grise du dehors sur nos sens, si bien que ces deux influences combinées nous avaient poussés — les dispositions de nos âmes aidant — sur la pente des rêveries et de la mélancolie. Nous en avions atteint ce degré qu'on peut appeler l'effervescence et l'ivresse de la méditation.

Dans nos attitudes, dans notre silence, dans ces bizarres et soudains reflets de la lumière rouge du foyer, lesquels nous éclairaient tantôt le visage seulement, tantôt toutes les parties du corps, il y avait quelque chose de fantastique, peut-être d'imposant et de solennel.

A mesure que le temps marchait, nous nous enfoncions dans les défilés des rêves creux. Aucun de nous n'osait ouvrir la bouche de peur d'éveiller son voisin. Il semblait qu'une parole échappée à l'un de nous fût tombée dans le vide et n'eût pas rendu d'écho. Bien mal avisé le visiteur importun qui fût entré alors, apportant quelque propos banal de la rue, ou des salons !

Nos imaginations étaient montées à ce diapason d'extravagance qui donne au fauteuil où l'on est assis la forme d'un nuage emporté par le vent dans le pays des fantaisies et des chimères... Encore deux heures de cette ivresse de l'esprit, de ce silence profond, de ces rêveries étranges, et je crois que nous aurions touché les bords de la folie.

Henri rompit ce silence, cependant. — Il le fit d'ailleurs en des termes conformes à cette mise en scène.

— Pardieu ! dit-il tout à coup en se soulevant de dessus un matelas de coussins où il s'était couché au beau milieu de la pièce, — notre vieil ami Bertrand ne pouvait choisir pour se faire enterrer, un jour plus à son gré que celui-ci !

Tout d'abord, ces paroles ne produisirent aucun effet sur nous. Nos regards se tournèrent du côté d'Henri, et tout fut dit. En l'examinant, je remarquai des larmes dans ses yeux. Il était très pâle et suivait avec une attention toute particulière les caprices d'une petite langue de feu qui sautillait, alors, sur le fond d'une des tapisseries de la chambre, enluminaient dans une demi-teinte les traits d'une sorte de démon fantastique, et lui faisant des expressions de visage extraordinaires.

— Que veux-tu dire ? — demandai-je à Henri.

— Ah ! reprit-il en poussant un long soupir, ce

jour est pour moi un lugubre anniversaire qui s'encadre parfaitement dans la tristesse que la mort du vieux Bertrand a jetée dans mon âme.

— Un anniversaire ?

— Oui, — continua Henri, — un anniversaire étrange. Vous ne savez pas, — fit-il en se levant tout à fait — cet épisode foudroyant de ma vie ? — Il faut que je vous le raconte. Le voulez-vous ?

Le cercle se resserra autour d'Henri.

LOUIS DE SAINT-PIERRE.

(La suite au prochain numéro.)

BULLETIN DES THÉÂTRES.

Madame Ristori ne pouvait pas venir à Paris sans y donner quelques représentations. Ce sera toujours trop peu, mais mieux vaut peu que rien, et c'est ce qui va nous arriver. La célèbre tragédienne, après l'immense succès de son apparition sur la scène de la Comédie-Française, a senti que son public enthousiaste était toujours là présent ; elle ne pouvait lui faire défaut. Madame Ristori a fait sa rentrée par la tragédie d'*Elisabeth d'Angleterre* ; dire que son succès a été immense, ce serait commettre un pléonasme.

L'Odéon a donné une petite comédie en un acte et en vers, *les Profits du jaloux*, de M. de Lérès. Bien joué par les artistes, intéressante, vive, spirituelle, cette petite comédie a obtenu un accueil favorable, et fera un excellent lever de rideau au drame de *Daniel Lambert*, dont le succès, désormais consolidé, prend les proportions d'un succès de vogue.

Lafontaine, un artiste aimé et d'un talent si réel, vient de faire sa rentrée au Gymnase sans tambours ni trompettes, et avec une modestie qui n'en est que plus louable. Lafontaine a choisi pour sa rentrée deux pièces où il a été fort applaudi jadis, *Je dine chez ma mère*, et *la Femme qui trompe son mari* ; les applaudissements ne lui ont pas plus manqué cette fois. Cet artiste éminent va créer avant peu de jours le rôle principal dans une pièce nouvelle.

Au Palais-Royal, un vaudeville nouveau de MM. Nutter et Derey, *les Jours gras de madame*, a obtenu un demi-succès ; ce petit acte, qui ne manque ni d'entrain, ni de gaité au gros sel, a eu le tort de venir après une pièce des Variétés dont le sujet est à peu près le même, *la Femme aux cornichons*. Arnal fait toujours merveille dans *la Sensitive*, et dans un vaudeville de son ancien répertoire, dû à la plume d'un des auteurs dramatiques les plus spirituels de ce temps-ci, M. Rosier. Ce vaudeville

est intitulé : *la Mansarde du crime*, il est plus gai que son lugubre titre, cela va sans dire.

Le Théâtre-Lyrique vient de mettre à la scène le *Fidelio* de Beethoven, que M. Carvalho a légué à son successeur. On sait la prédilection que M. Carvalho avait pour les œuvres anciennes, et le dévouement qu'il professait pour les grands maîtres.

Fidelio, monté avec un soin tout artistique, a été accueilli comme méritait d'être accueillie une œuvre de Beethoven, chantée par des artistes d'élite.

Le Théâtre Déjazet vient de produire une pièce qui fait l'étonnement et la joie de la critique dramatique. C'est presque un chef-d'œuvre de comédie que ce *Monsieur Garat*. C'est écrit comme personne n'écrit des vaudevilles, avec finesse, avec soin, avec un désir de bien faire qui ne laisse rien à souhaiter. L'auteur, M. Victorien Sardou, et l'artiste éminente qui interprète le rôle de Garat, mademoiselle Déjazet pour tout dire, ont obtenu l'un et l'autre un immense succès qui sera de longue durée. M. V. Sardou, qui avait écrit en collaboration de M. Barrière, *les Gens nerveux*, vient, sur un théâtre grand comme la main, de conquérir une place marquée parmi les auteurs comiques de ce temps. C'est plus qu'un vaudevilliste, c'est un écrivain qui a cette verve et cette veine qui mènent loin.

Le théâtre de la Gaité a repris les *Crochets du père Martin*, une pièce intéressante et morale, où Paulin Mérier, un véritable artiste dans toute la grandeur du mot, a obtenu un triomphe éclatant.

L'Hippodrome et le Cirque des Champs-Élysées ont fait leur réouverture. Ces spectacles d'été, montés toujours avec luxe et pleins d'attraits, ont déjà accaparé la foule. Une série de longs jours fructueux leur est assurée.

L'assemblée générale annuelle des membres de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques a eu lieu, le dimanche 6 mai, sous la présidence de M. Scribe.

M. Raymond Deslandes, secrétaire, a lu un rapport sur les travaux de l'année qui vient de s'écouler, et M. Théodore Anne, trésorier, a exposé la situation financière de la Société.

Il a été ensuite procédé à l'élection de cinq membres de la commission, en remplacement de MM. Théodore Anne, Mélesville, Michel Masson, Ponsard et Rossini, membres sortants et non rééligibles.

MM. Octave Feuillet, Delacour, Léon Laya, Grangé et Charles Lafont ont été nommés membres de la commission de la Société des auteurs dramatiques, et MM. Ferdinand Langlé et de Najac, membres suppléants.

Pierre OBEY.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.